

1. Ma mère

Un wigwam de tissu usé par les intempéries était dressé au pied de collines en pente douce. Un chemin juste assez large pour laisser passer une personne serpentait paisiblement pour arriver à la rivière encaissée dans la vallée. Elle rejaillissait aux abords du Missouri, coulure dans les herbes hautes des marécages qui s'inclinaient de part et d'autre.

C'était là que, matin, midi et soir, ma mère venait puiser l'eau du fleuve boueux pour l'usage de la maisonnée. À chaque fois qu'elle se mettait en route pour la rivière, j'interrompais mes jeux pour courir à ses côtés. Elle était de taille moyenne et souvent, elle était triste et silencieuse. Dans ces moments, l'arc de ses lèvres pleines se pressait en lignes dures et amères, et des ombres se répandaient sous ses yeux noirs. Alors je me cramponnais à ses vêtements et la suppliais de me dire ce qui faisait couler ses larmes.

« Chut, ma petite fille. Tu ne dois jamais parler de mes pleurs. » Et tout en souriant, elle me caressait la tête et disait :
« Allons, fais-moi voir comme tu cours vite aujourd'hui. »

À ces mots je me mettais à courir aussi vite que possible, mes longs cheveux noirs volant au vent.

J'étais une petite fille de sept ans particulièrement sauvage. Habillée d'une ample tunique de peau de daim, des mocassins souples à mes pieds légers, j'étais libre comme la brise qui jouait avec mes cheveux et aussi vive qu'un daim bondissant. C'étaient là deux choses qui remplissaient ma mère de fierté : mon tempérament fougueux et ma liberté indomptable. Et elle m'apprit à n'avoir peur de rien, sauf de m'immiscer dans la vie des autres.

Lorsque ma course m'emmenait loin devant, je m'arrêtais, haletante, pour reprendre mon souffle, et je riais de jubilation sous le regard de ma mère, attentive au moindre de mes mouvements. Je n'avais pas pleinement conscience de moi-même, mais je brûlais d'un feu intérieur qui, j'en avais la certitude aiguë, guidait mes mouvements tandis que mes bras et mes jambes n'étaient que des expériences de l'esprit.

Au retour du fleuve, je me rangeais auprès de ma mère sur le chemin, ma main tenant le seau que je croyais porter. Une fois que nous revenions ainsi, je me souviens d'avoir eu l'échange suivant. Ma grande cousine Warca-Ziwin (Tournesol), qui avait dix-sept ans à l'époque, allait toujours seule à la rivière puiser de l'eau à la place de sa mère. Leur wigwam n'était pas loin du nôtre ; je la voyais tous les jours faire le trajet aller puis retour. J'avais beaucoup d'admiration pour cette cousine. J'avais donc déclaré : « Mère, quand je serai aussi grande que Warca-Ziwin,

tu n'auras plus besoin d'aller à la rivière. J'irai pour toi. »

À quoi elle répondit, avec dans la voix un étrange tremblement que je ne compris pas : « Si les Visages-Pâles ne nous prennent pas le fleuve où nous buvons.

– Mère, qui sont-ils, ces si méchants Visages-Pâles ? demandai-je.

– Ma petite fille, ce sont des imposteurs, de chétifs imposteurs, rien d'autre ! Les seuls vrais hommes, ce sont les Sioux Dakota au visage de bronze. »

À ces mots, je levai les yeux vers le visage de ma mère et, à sa façon de se mordre la lèvre, je sus qu'elle était malheureuse – ce qui attisa un désir de vengeance dans ma toute petite âme. Tapant du pied sur le sol, je m'écriai : « Je les déteste, ces Visages-Pâles qui font pleurer ma mère ! »

Posant le seau d'eau, ma mère se baissa et entoura de son bras droit mes épaules. Elle étendit l'autre au niveau de mes yeux, et du doigt désigna les collines où mon oncle et ma sœur unique étaient enterrés.

« Voilà ce que les Visages-Pâles ont commis ! Depuis lors, ton père aussi a rejoint la terre d'une colline, plus près du soleil levant. Auparavant, nous vivions bienheureux ; mais les Visages-Pâles nous ont tout volé et nous ont chassés jusqu'ici. Ils nous ont éloignés de force de nos terres pour mieux nous en déposséder.

« Enfin, le jour où nous avons levé le camp, ta sœur et ton oncle étaient tous deux très malades. Ils n'étaient pas les seuls à souffrir, loin de là, mais aucune aide n'arrivait. Nous avons

voyagé de nombreux jours et de nombreuses nuits ; non pas à la manière des joyeuses équipées de ma jeunesse, mais nous étions rabattus, mon enfant, rabattus comme un troupeau de bisons. À chaque pas, ta sœur, plus petite à l'époque que toi-même à présent, criait de douleur jusqu'à n'avoir plus de voix pour pleurer. Sa fièvre s'est aggravée. Ses petites mains et ses joues étaient brûlantes. Ses petites lèvres étaient sèches et assoiffées, mais elle ne buvait pas l'eau que je lui présentais. Puis j'ai découvert qu'elle avait la gorge rouge et enflée. Ma pauvre enfant, ô combien de pleurs j'ai versés parce que le Grand Esprit nous avait abandonnés !

« Lorsqu'enfin nous sommes arrivés sur ces terres de l'Ouest, pendant cette première nuit épuisante, ta sœur est morte. Et bientôt ce fut le tour de ton oncle, laissant derrière lui une veuve et une orpheline, ta cousine Warca-Ziwin. Ta sœur et ton oncle auraient pu tous deux partager notre bonheur aujourd'hui, sans ces Visages-Pâles au cœur de pierre. »

Ma mère resta silencieuse tout le reste du chemin. Ses yeux étaient secs, mais je savais que seule ma présence retenait ses larmes. Elle pleurait rarement devant moi.